

*Collections : Les Critiques de notre temps, Garnier; Miroir de la critique, Firmin-Didot; Tels qu'en eux-mêmes, Ducros.*

Denis Saint-Jacques

Volume 4, Number 3, décembre 1971

Alphonse Audet

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/500214ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/500214ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (print)

1708-9069 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Saint-Jacques, D. (1971). Review of [Collections : *Les Critiques de notre temps*, Garnier; *Miroir de la critique*, Firmin-Didot; *Tels qu'en eux-mêmes*, Ducros.] *Études littéraires*, 4(3), 395–397. <https://doi.org/10.7202/500214ar>

Tous droits réservés © Département des littératures de l'Université Laval, 1971

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

certaine activité littéraire dont témoignent des textes trop rares, « elle marque chez Saint-Denys Garneau un retrait progressif de la vie sociale » (p. xvii).

Est-ce à dire qu'il n'y aura plus jamais qu'une seule lecture possible de l'œuvre de Saint-Denys Garneau ? Le croire, ce serait retomber dans l'erreur du positivisme historique. Le document d'histoire ne fixe pas la lecture, il la relance dans des directions qui peuvent être aussi différentes que le sont les questions et préoccupations de ses lecteurs ; il ne fait que donner une meilleure assiette aux diverses significations que, en des sens polyvalents ou étroits, on peut conférer à l'œuvre entière. Ainsi, en son intégrale, l'œuvre de Hector de Saint-Denys Garneau échappe à la clique de ses amis et est restituée à ses authentiques propriétaires à qui ultimement, tôt ou tard, — et mieux vaut, nous semble-t-il, que ce soit tôt que tard, — elle devait revenir : la collectivité canadienne-française ; reste maintenant à une certaine collectivité québécoise à cesser de la bouder et à s'approprier ce poète éminemment québécois comme un précurseur authentique de la révolution tranquille qui ne fut pas aussi spontanée que d'aucuns aiment, ou ont intérêt, à le faire croire : avant 1960, la génération de *la Relève*, celle de Saint-Denys Garneau, avait fait sa révolution, dont la nôtre a profité pour éclore avant que de passer fleur à son tour et de devenir graine ou germe, elle aussi, pour la suivante . . . Ouvert, le dossier de Saint-Denys Garneau doit être lu dans sa totalité.

Mentionnons, enfin, que Brault et Lacroix ont fait suivre leur introduction d'une intéressante chronologie de Saint-Denys Garneau (pp. xix-xxvii), et leurs notes et

variantes, aussi sobres que minutieuses, placées en fin d'ouvrage (pp. 1050-1286), d'une liste alphabétique des poèmes (pp. 1287-1290) et d'un répertoire thématique de la prose (pp. 1291-1296), ainsi que d'un index des noms cités (*sic*) (pp. 1297-1303), le tout rigoureusement rédigé et bellement typographié.

Est-il besoin d'ajouter que de voir ainsi matériellement et critiquement présenté à la façon des grands auteurs français de la « Bibliothèque de la Pléiade » un écrivain de chez nous devrait donner à quiconque serait encore de peu de foi l'impression, sinon la certitude, que notre littérature existe littéralement bel et bien . . .

René DIONNE

*Université d'Ottawa*

□ □ □

**COLLECTIONS : Les Critiques de notre temps**, Garnier ; **Miroir de la critique**, Firmin-Didot ; **Tels qu'en eux-mêmes**, Ducros.

Il serait naïf d'envisager comme une pure coïncidence la parution de trois nouvelles collections dont l'optique fondamentale apparaît semblable. Il s'y agit dans tous les cas en effet de présenter d'un écrivain ce que différents critiques en ont pensé. Procédé quelque peu scandaleux pour les admirateurs de l'auteur même que de le révéler par personnes interposées ne pouvant que trahir le texte auquel on devrait aller d'abord. D'aucuns diront que justement les nouveaux livres fournis par ces collections visent à nous faciliter le rapport aux œuvres et non à les supplanter. Mais est-ce bien certain ?

On pourrait soupçonner que nous assistons ici à un phénomène culturel moins anodin qu'il ne semblerait au premier abord : une forme de subversion d'autant plus intéressante que ceux qui la pratiquent ne s'en rendent peut-être pas compte. Quel peut être le but de pareilles anthologies qui recueillent non les textes de l'écrivain, mais des critiques à leur propos ? Bien sûr, on destine ces commentaires à mettre en valeur l'œuvre originale, à offrir des points de vue qui en permettent une meilleure lecture. Mais, voilà bien ce qui devrait inquiéter, car ainsi s'affirme une contestation du droit premier qu'aurait le texte littéraire à générer son propre sens. Il faut rappeler ici l'argument bien connu contre la pratique critique : ou la littérature dit ce qu'elle a à dire et il n'y a rien à ajouter ou elle ne le dit pas et il n'y a rien à inventer. Mais on peut tenter de penser autre chose, par exemple, que le texte par lui-même ne dit rien du tout, que c'est la lecture qui produit le sens, et qu'il s'agit là d'une opération de transformation. Ainsi tout lecteur trahit déjà le texte dans l'activité même où il prend contact avec lui. Paradoxalement, il n'y a rien à dire du texte original, fiction théorique dont nul n'arrive à savoir ce que c'est. Et ainsi l'histoire littéraire peut reporter son attention sur la fortune des œuvres, car l'impact d'un livre sur les individus et les générations reste contrôlable et en définitive constitue l'essentiel de ce système de valeurs culturelles qu'on appelle littérature.

Il est donc possible de considérer ces nouvelles collections comme indices d'une prise de conscience progressive à notre époque que ce qu'on a dénommé « pluriel du texte », c'est-à-dire

l'équivocité radicale de la lecture, offre le seul fondement d'interprétation valable pour l'étude entre autres des écrits littéraires.

Une tentation reste à laquelle n'échappent pas toujours les présentateurs de ces recueils critiques : celle de récuser la pluralité des lectures au nom d'une vérité transcendante du texte. Peine perdue : les sens multiples se manifestent malgré les refoulements. Qui s'interdira de lire la variation de Valéry sur une pensée de Pascal parce qu'elle ne rend pas justice à l'œuvre à laquelle elle s'attaque ? Et pourquoi d'ailleurs rendre justice ?

La collection *Tels qu'en eux-mêmes* publiée chez Ducros affirme ouvertement son intention de s'attacher à la fortune littéraire des auteurs présentés. Une longue étude — plus d'une centaine de pages — cherche d'abord à replacer le contexte culturel de la réception d'une œuvre dans un déroulement chronologique, ainsi sont situées et articulées dans une histoire les pièces du dossier qui suit. À ceci s'ajoutent bien entendu bibliographies et index. On peut signaler que jusqu'à présent les auteurs retenus répondent aux choix de l'histoire littéraire traditionnelle ; il en va de même pour la collection publiée chez Firmin-Didot. Celle-ci, *Miroir de la critique*, moins ambitieuse sur un plan, n'offre que de très brèves introductions ; elle y gagne en revanche pour l'espace laissé aux textes recueillis. On arrive à accorder aux différentes critiques un nombre suffisant de pages — une dizaine en moyenne et parfois plus de vingt — pour que l'argumentation s'y déploie suffisamment. On évite ainsi ces développements tronqués auxquels les deux autres collections sont

souvent contraintes. Enfin, chez Garnier, *les Critiques de notre temps* s'en prennent aux écrivains de notre temps ; textes très courts et introduction réduite au minimum permettent une très grande multiplicité de points de vue. Jusqu'à présent, les auteurs étudiés appartiennent à la fois à l'histoire littéraire et à l'époque moderne.

Il n'est pas question de faire ici la critique de tel ou tel livre choisi pour son excellence ou ses

faiblesses, du reste les responsables semblent avoir réussi à maintenir une qualité assez homogène pour les ouvrages déjà publiés. Il n'est aucun d'entre eux qui ne soit intéressant de quelque façon. En tout cas, ils laissent à penser que l'histoire littéraire n'a pas encore dit son dernier mot.

Denis SAINT-JACQUES

*Université Laval*